

À propos du livre de Luc Bureau « Entre l'Éden et l'Utopie »

Gilles Sénéchal

Volume 29, numéro 78, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021744ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021744ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sénéchal, G. (1985). À propos du livre de Luc Bureau « Entre l'Éden et l'Utopie ». *Cahiers de géographie du Québec*, 29(78), 427–433.
<https://doi.org/10.7202/021744ar>

QUESTIONS, OPINIONS, DÉBATS

À PROPOS DU LIVRE DE LUC BUREAU « ENTRE L'ÉDEN ET L'UTOPIE » *

par

Gilles SÉNÉCAL

*Département de géographie
Université de Montréal, Montréal*

La parution de cet ouvrage n'a pas été sans susciter un vif intérêt chez plusieurs géographes intéressés au renouvellement de leur discipline. L'introduction d'apports théoriques peu communs en géographie — nous pensons ici au mythe, à l'imaginaire et aux rapports entre la culture et la territorialité — constitue une expérience originale. Plus encore, l'objet de recherche annonce une lecture neuve de l'aménagement, un point de vue inédit sur la fabrication de l'espace québécois. Pourtant, il faut l'admettre, ce livre s'est avéré décevant à maints égards, autant par sa forme que par son contenu.

Divisé en deux parties, le livre est construit en fonction d'un double objectif, à savoir, dans un premier temps, celui de réitérer une critique radicale du langage utopiste et, dans un deuxième temps, de décrire les fondements utopiques de l'aménagement spatial nord-américain, et plus particulièrement québécois. D'emblée, Bureau a choisi de faire sienne une interprétation en vogue actuellement en Europe à l'effet que toute utopie serait une intolérance. Celle-ci menacerait les éléments pluraux, les différences culturelles et sociales. Depuis le déclin des idéologies de gauche, et particulièrement depuis le génocide cambodgien, il est ainsi courant d'associer à un certain totalitarisme tout projet de changement global. Dans cette optique, toute idéologie prônant un changement de l'ordre établi ne pourrait que conduire à un modèle préconçu dans lequel la standardisation (des normes et des comportements) et l'agencement de l'espace (par des tracés et des zones) en fonction des catégories sociales finiraient par épouser « l'architecture du Goulag ».

Le projet utopiste viserait une rationalité « techniciste » ou scientifique par laquelle les jeux politiques seraient remplacés par une sorte de transparence sociale (Crozier et Friedberg, 1977, p. 22). Son aménagement chercherait à créer un ordre, ou plutôt un aménagement ordonné de la vie, où tout serait rectiligne, unifié et planifié. D'essence totalitaire, l'utopie abhorrerait les différences culturelles, les paysages

* Ce texte a été proposé aux *Cahiers* à titre de compte rendu. Étant donné son caractère polémique, il a été accepté pour parution dans la rubrique *Questions, opinions, débats*, avec un titre approprié. Malgré l'imprécision de certaines des références à l'œuvre recensée, la rédaction n'a pas jugé utile de solliciter des clarifications auprès de l'auteur, lui laissant l'entière responsabilité de sa démarche. Cependant, un certain nombre de corrections de forme a dû être effectué.

méandreux et la complexité sociale (Bureau, 1984, p. 22). L'ordre utopiste veut remplacer la nature des choses existantes par un idéal, un programme ou un plan. Cet ordre trouverait sa transposition spatiale dans la répartition des classes, strates et catégories sociales en zones délimitées (quartiers, ghettos, etc.). Il réaliserait ainsi la cartographie de la ségrégation et favoriserait par le fait même le contrôle social.

À l'Utopie qui est projection dans le futur et à l'Éden qui est nostalgie d'un âge d'or antérieur, Bureau oppose un chaos présent, premier, originel. Il s'agit tout simplement de la « réalité existante » qui résulte des équilibres naturels sédimentés par l'histoire, du hasard, des ajustements quotidiens et factuels. Celle-ci ne pourrait être qu'altérée par le discours utopiste qui, en définitive, « assassine les réalités existantes » (p. 11).

Mais, comment définir la « réalité existante » ? Est-ce la résultante des lois de la nature comme se plaisent à la présenter les écologistes ? Non, soutient Bureau, car cela équivaldrait à une vision édenique. La réalité — telle qu'elle est présentée par Bureau sans qu'un énoncé explicite n'en précise la nature exacte — est comprise comme une matière concrète et actuelle, une sorte de produit objectivé ou un phénomène naturel surgi de la dynamique spontanée des rapports homme-milieu. Le réel serait donc le résultat d'un ordre naturel des choses, d'un ordre qui va de soi. En d'autres termes, le réel émergerait de quelques mécanismes automatiques à la source des organisations humaines.

Antithèse de la réalité, l'utopie refuse le monde « tel qu'il est » (p. 87) et veut lui substituer une représentation déformée, déformante et surtout aliénante. L'approche utopiste veut modifier l'ordre social selon ses préceptes et ses normes, en partant de rien sinon d'un idéal, sans tenir compte de ce qui existe déjà. En deux mots, le réel appartient à ce qui est là, alors que la démarche utopiste constitue une abstraction.

La mise en œuvre d'une telle dichotomie, le réel opposé à la pensée créatrice de l'homme, pose le problème de la séparation de ces deux termes. Pourtant, le réel n'est-il pas un construit social au même titre que les concepts, les idées ou les images qui le représentent ? Face à cela, Bureau oscille entre deux attitudes. Une première consiste à reconnaître les apports conceptuels, les idées, les mythes comme participant à la construction du réel. Pourtant, du même souffle, il conteste ces apports sous prétexte qu'ils nient le réel et projettent de l'assassiner. N'affirme-t-il pas que les essais de l'homme pour réduire la réalité aux dimensions de son esprit conduisent à l'irréel édenique ou utopique (p. 85) ? Doit-on conclure que le réel est antérieur à l'homme ? Sans aller si loin, Bureau réfère implicitement à une conception du réel bâtie sur une somme de déterminants (économiques, écologiques et autres) qui pèserait sur la vie des hommes. Il y aurait pourtant une alternative à ce réel déterminé (hors du champ de la création), soit le réel vu à la manière d'un construit (dans le champ de la création) opérant comme un système ouvert à toutes les interventions, actions ou orientations prises à l'intérieur d'une collectivité. Dans pareil cas, les actions et les idées s'entrechoquent afin de créer et modifier les formes sociales.

Le problème avec l'approche de Bureau réside dans le fait qu'il ne trace pas une ligne de démarcation nette entre l'utopie de facture classique (More, Saint-Simon, etc.) et l'ensemble des projets humains prônant un changement. En fait, il assimile tous les projets ou tous les construits organisés en fonction d'un changement social, à un modèle totalitaire. Les motivations des acteurs, la complexité des rapports, les différentes valeurs en opposition, bref tout ce qui accompagne les changements historiques lui échappe complètement.

Le changement n'est, en définitive, qu'une lutte entre deux systèmes de valeurs (chez Weber ou Parsons) ou deux systèmes de production (chez Marx). Le changement est au cœur de la pensée créatrice, du projet et de l'action. Il est le fait d'une dynamique (sociale et historique) impliquant la production de règles, de normes, de valeurs en amont de toutes les structures sociales. Bureau, lui, procède à notre avis, à une lecture unidimensionnelle du changement : les réalités concrètes sont des faits de nature, le projet est un rêve destructeur.

S'il y a une filiation à trouver avec la pensée de Bureau, il faut la chercher du côté des libéraux des XVII^e et XVIII^e siècles. En effet, les notions de hasard, de souveraineté de l'individu et du laisser-aller des institutions politiques priment sur toutes les autres dans sa démarche.

La réalité n'est-elle pas la représentation que la société se fait d'elle-même et l'instrument par lequel l'environnement est médiatisé et transformé ? L'utopie participe du réel, de la représentation que chacun se fait des choses, des faits, de la société en général. La réalité et l'utopie ne sont pas deux entités antinomiques.

Nous insistons sur l'idée de réalité car Bureau, selon nous, en fait un usage abusif. À titre indicatif, relevons l'exemple suivant où il est dit à propos du système économique : « Si "système" il y a, il n'est pas tant dans la réalité de la vie économique, mais bien dans l'esprit de ceux qui le créent » (p. 91). Ceci est annoncé comme si la réalité de la vie économique n'était pas le produit, ou plutôt le construit, des rapports sociaux, des réflexions, des représentations, des discours qui la constituent. Il nous semble que le réel est toujours une création !

Il y a chez Bureau un mécanisme simplificateur qui effraie : tout concept ou tout projet altère le réel. En fin de compte, l'intervention de l'homme dans le cours des choses, les volontés de changement, ressemblent à une sorte de déviance.

Bureau exploite une forme allusive, voire elliptique, qui laisse dans un « clair-obscur » plusieurs de ses choix. Par exemple, défend-t-il vraiment l'antériorité de l'objet ou de l'acte sur le verbe ou le concept ? Du moins, il le sous-entend en critiquant avec ironie Le Corbusier qui privilégierait le principe de l'antériorité du concept sur l'objet, sans toutefois qu'il n'ose affirmer clairement l'inverse (p. 73). Autre exemple. Bureau véhicule un certain anti-intellectualisme sous le couvert de l'humour en prétendant que les scientifiques et les universitaires s'occupaient à servir certains idéaux futuristes, alors que pendant ce temps « les réalités concrètes pourrissaient » (p. 222). Il convient de préciser que ces affirmations ne sont pas le fruit d'une démarche systématique, d'une suite logique ; elles apparaissent plutôt de façon inopinée dans le texte. Il faut ajouter, au demeurant, que deux orientations différentes cohabitent dans ce livre : l'analyse du mythe et la démythification. L'auteur confond les deux, alors qu'il s'agit pourtant de deux entreprises méthodologiques différentes et divergentes. Or, le fait de les superposer entraîne une confusion continuelle.

Il est en effet paradoxal que l'auteur, qui n'a de cesse de dénoncer le caractère irréel de l'utopie et du mythe, ne prétend pas moins s'inspirer des travaux de Mircea Eliade. L'entreprise de démythification côtoie les rappels « éliadiens » sur le rôle fondateur du mythe dans les structures de conscience. Disons-le d'emblée, l'entreprise iconoclaste à laquelle se livre Bureau nous semble incompatible avec la pensée de l'auteur d'*Aspects du Mythe*. Le mythe pour Bureau est un trompe-l'œil, et l'on voit poindre chez lui un mécanisme qui associe la structuration du réel par la pensée humaine à un voile masquant la vraie réalité (actuelle et concrète). Pour Eliade, le mythe n'est pas une fausse représentation ou un vestige antérieur à la compréhension

positive du réel. Au contraire, il est la structure du réel, la puissance créatrice qui signifie le réel (lui donne un sens). Ainsi, le réel correspond à une totalité signifiée (le sacré) alors que l'irréel se caractérise par l'absence de sens (Chirpaz, 1984). Il faudrait, pour bien saisir les antagonismes entre ces deux approches, procéder à une lecture comparée des chapitres. « À la recherche de l'Éden » de Bureau (p. 45 à 72) et « La nostalgie du paradis » de Eliade (1957, p. 79 à 94).

Dans l'ensemble, le corpus théorique demeure somme toute traditionnel (l'utopie selon More, Saint-Simon, Platon et autres) et en cela, il nous paraît lacunaire. D'autant plus que son utilisation laisse perplexe dans la mesure où l'influence de l'utopie classique en terre nord-américaine est loin d'être évidente. Car, les traces visibles de la présence utopiste ne sont pas relevées de façon systématique; tout au plus assistons-nous à une esquisse sommaire. Ainsi, par exemple, les pages où est affirmée l'influence de More sur le façonnement de l'espace nord-américain (p. 151-154) se rapprochent plus de la poésie que de l'enquête approfondie. Pour résumer, Utopus aurait créé le nouveau monde à partir de trois « gestes fondamentaux » : « il s'en empare, le détache du continent et lui donne un nom, le sien » (p. 152). L'Utopus nord-américain commence par cartographier l'espace. Il poursuit son œuvre par l'érection de forts militaires et, enfin, il édifie une culture martiale (p. 153-154). Comprenez qui peut, on se demande ici si certaines pages du manuscrit original n'auraient pas été amputées.

En réduisant son matériel théorique aux seuls utopistes réputés, l'auteur limite son analyse à une portion incongrue des projets humains, des faits sociaux, des motivations des acteurs. Confondant utopie et projet, il risque alors de conclure que toutes les aventures humaines évoluant vers un changement social finiront bien par ressembler à l'île d'Utopie ou à un phalanstère. Il y a là un glissement difficile à accepter.

Il importe de plus de souligner, chez Bureau, l'absence de cadre théorique explicite. Ainsi, le terme imaginaire désigne tour à tour un goulag (p. 33), des fantasmes (p. 109), la fausse représentation (p. 173) ou les fondements culturels de la société (cf. le titre de l'ouvrage). En général, le terme réfère à ce qui masque le réel, le visible, le concret. Il eut été préférable de recourir ici à quelques-uns des théoriciens de l'imaginaire parmi les plus connus dont Durand, Backzo ou Castoriadis.

C'est sur cette ambiguïté que s'amorce la critique de l'aménagement de l'espace nord-américain : ce lieu neuf qui servirait de laboratoire à l'utopie. Le mythe de Faust, soit la raison au service d'une volonté de puissance, aiguise les vœux d'une cité idéale, planifiée et organisée : « L'Amérique ensemence son espace des sécrétions cérébrales de l'Europe faustienne » (p. 103). Les velléités utopistes trouveraient dans le Nouveau Monde un espace libéré des contraintes prévalant dans les pays de vieilles civilisations.

Le portrait de l'Amérique s'élabore autour d'une série de petits tableaux tels l'ordre géométrique de la Nouvelle-France, la forteresse de Louisbourg, Québec ou la réplique de Paris, Montréal rectangulaire, etc. D'une part, le corpus utilisé dans les études de cas paraît diffus. Bureau a beau s'excuser (p. 75), il n'en témoigne pas moins d'un manque de cohérence dans le traitement du sujet. Les données, les exemples, les cas soulevés forment un tissu épars. Le ciment entre les différents survols du paysage fait défaut. Le seul lien consisterait en la présence d'une certaine linéarité des tracés, une rectitude des cadastres, au service, dit-il, « d'une même machine de guerre » (p. 109). D'autre part on arrive mal, à partir de ces divers tableaux, à percevoir le zonage de ségrégation ou l'ordre transparent qui seraient l'apanage de

l'Amérique exposée au mythe de Faust. Le fort de Louisbourg ou la division en Basse-Ville et Haute-Ville à Québec semblent de bien pâles exemples à côté des assertions qui émaillent la partie théorique. Force est de constater que l'étude de cas ne ressemble pas à la cité totalitaire et transparente prophétisée en début de volume. En ce sens, une nette inadéquation nous est apparue entre le cadre théorique et l'étude de cas.

Le caractère spécifique de l'espace québécois, tel que présenté ici, n'est pas sans intérêt, au contraire. Cette interprétation sur la fabrication de l'espace québécois et, conséquemment, de la territorialité qui lui est subordonnée constitue l'amorce d'une réflexion sur la morphologie de l'organisation sociale dont plusieurs s'inspireront. Toutefois, les propos de Bureau ne cadrent pas toujours avec son sujet; le style et la méthodologie adoptés empêchent la réalisation des objectifs énoncés et la bonne compréhension de la démarche suivie.

Il est impossible de passer sous silence le style utilisé par l'auteur tant il imprègne le contenu, le déroulement et la manière même dont est traitée l'information. La recette comporte l'emploi continu de l'humour dont le recours à des épithètes et adjectifs intempestifs qui, avant toute chose, rendent risibles les sujets présentés. À titre indicatif, signalons ces trop brefs extraits: « le cerveau éblouissant et sonore de Le Corbusier » (p. 73) ou sur Philippe Aubert de Gaspé, ce « septuagénaire, ..., qui sur le tard se découvre un talent de romancier » (p. 178) ou encore, « alors Descartes et tous ses copains sont aux petits oiseaux, leur goût de l'ordre, des belles constructions rationnelles y trouve pré vert à leur langue » (p. 117). On voit mal l'utilité de tels procédés, si ce n'est pour faire rire, sinon rendre dérisoire. L'humour et la dérision ne sauraient tenir lieu de critique approfondie. Ainsi Bureau substitue à l'essentiel grâce à un ton pourfendeur, continuellement à la recherche d'une formule choc. En ce sens, il est malheureux que Bureau n'ait pas jugé bon d'établir de façon méthodique toutes les affinités qui allient Éden et Utopie — un moment central de sa thèse pourtant —, l'auteur préférant utiliser un raccourci :

Mais, dans leurs apparentes oppositions, ces deux modèles de pensées ne convergent-ils pas vers des paysages aussi piégés l'un que l'autre? Le jardin de l'Éden ne serait-il pas intoxiqué d'effluves utopiques tandis que l'île d'Utopie exhalerait de faux parfums géné-siaques? Il doit bien y avoir quelques liens de parenté entre les deux modèles puisque le même mot arrive souvent à confondre leurs géniteurs. Un jour Virgile, Rousseau, Ebenezer Howard, Walt Disney, le Sierra Club ou les Amis de la Terre sont taxés d'utopistes, le lendemain d'édénistes. Il faut donc croire en l'existence de quelque passerelle insoupçonnée entre les deux lits idéologiques pour que l'on puisse si aisément se tromper sur l'identité des coucheurs (p. 74).

Certes, reconnaissons-le, le style est vif et alerte et, somme toute, de facture agréable à lire. On y trouve cependant un abus d'humour et de vocabulaire singulier. L'effet devient encore moins évident lorsque des personnages sont tirés d'un passé lointain et sont présentés hors de leur contexte historique. N'est-ce pas le cas de Descartes (p. 17) et de tous ceux qui sont nommés, dont Platon (p. 29)? D'ailleurs, l'ensemble constitue un salmigondis historique dans lequel des auteurs, des idées, des notions de toutes époques sont entremêlés sans réserve.

Le sort réservé à Rousseau constitue sûrement le meilleur exemple pour illustrer nos propos. Cet auteur, cité en maintes occasions, n'est pourtant jamais critiqué de façon formelle. Nous avons cherché en vain un éclairage critique de la pensée de l'auteur de *L'Émile*. Tout au plus quelques citations éparpillées (p. 59, 65, 73 et 81), qui ne sont jamais resituées par rapport à l'œuvre ou à l'époque, font l'objet de

commentaires acerbes. Que Rousseau n'ait « jamais mis le nez dans une montagne », que sa « rhétorique soit ampoulée » — ce fut tout de même écrit au XVIII^e siècle —, passe encore ; qu'il soit successivement « misanthrope, illuminé... pur-sang né de l'union de la nature vierge et du bon sauvage » (p. 65), on commence à s'interroger. Lorsque Bureau présente sommairement son interprétation de la pensée de Rousseau sur l'homme primitif (p. 73 et 74), il omet de référer à l'œuvre qu'il s'agisse du *Discours sur l'inégalité* ou du *Contrat Social*. L'état de nature n'est pas pour Rousseau un objet réel comme l'imaginent les libéraux anglais (dont Hobbes) qui justifient la soumission par une soi-disant lutte naturelle pour la vie. Au contraire, pour Rousseau, l'état de nature est une fiction théorique une sorte de négativité du social : seul le contrat assure l'institution du social (Lourau, 1970, p. 36 et 37).

Ce n'est pas tant les tournures littéraires ou poétiques qui rebutent que l'utilisation continuelle de la dérision et du peu d'étayage critique. Par ailleurs, plusieurs démarches méthodologiques se côtoient (analyse de contenu, description de paysages, citations, archives) sans toutefois qu'aucune n'aïlle en profondeur. Répétons-le, chez Bureau, une citation hors contexte ou une simple condamnation humoristique font souvent matière de preuve.

Cet essai sans complaisance pour son objet — le Québec —, pour ne pas dire sans générosité, rend le lecteur mal à l'aise devant les tentatives d'humour féroce, les affirmations déroutantes et la redondance iconoclaste. Il faut dire que la stigmatisation du discours utopiste laisse bien peu de place à l'homme. En effet, il s'en dégage continuellement un relent de mépris face à l'action et à l'imagination créatrice (à la source du changement). Par ailleurs, Bureau passe sous silence les fonctions du mythe dans la fabrication de la culture.

La planification préalable du système seigneurial avec le modelé du rang, selon l'interprétation qu'a fait Courville, la forme « en damier » de nos villes, l'influence de la planification technocratique dans l'administration publique, tout cela tiendrait à démontrer l'influence utopiste au Québec. L'auteur ouvre, certes, une perspective qui mérite une attention soutenue des géographies historiques et culturelles à venir.

Par contre, il faudra alors employer un corpus différent. Car, dans ce cas-ci, l'ouvrage a manqué de profondeur tellement le matériel utilisé est connu et usé. Le contenu territorial de *Maria Chapdelaine*, la caricature du nationalisme exacerbé des années soixante et soixante-dix, le petit catéchisme anti-technocratique et anti-étatique, le cybernétisme du BAEQ ne constituent pas à proprement parler du matériel original. Et puis, l'analyse des traces matérielles de la pensée utopiste aurait demandé, croyons nous, une démarche plus systématique.

En terminant, Bureau — ou son cerveau pour utiliser sa propre terminologie — n'illustre pas, sinon très partiellement, la société transparente ou le goulag d'ici qu'une telle influence utopiste aurait dû engendrer. Son idée de départ aurait pu accoucher d'une œuvre majeure de « géo-sociographie » du Québec. Quel beau sujet qui, hélas, n'est qu'effleuré et se perd dans les imprécisions théoriques et les lacunes stylistiques. Et puis, ne sommes-nous qu'utopiques au Québec ? Car, les fondements mythiques du construit territorial dépassent largement le cadre de l'utopie ; ainsi, pourquoi cet oubli du mythe du Nord qu'a si bien illustré Morissonneau ?

Le sous-titre du volume de Bureau annonce les fondements imaginaires de l'espace québécois. L'auteur visait-il trop large alors qu'il eût peut-être été préférable d'approfondir un nombre plus limité d'éléments ? Toutefois, si les intuitions fort intéressantes de l'auteur n'ont pas permis de réaliser ce vaste projet, il demeure que le

sujet reste ouvert et, espérons-le, constituera un des champs de recherche privilégié de la géographie en devenir.

SOURCES CITÉES

- BUREAU, Luc (1984) *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*. Montréal, Québec/Amérique, 235 p.
- CHIRPAZ, François (1984) L'expérience du sacré selon Mircea Eliade. *Études*, 360(6) : 789-801.
- CROZIER, Michel et FRIEDBERG, Erhard (1977) *L'acteur et le système*. Paris, Éditions du Seuil (Coll. Points), 437 p.
- ELIADE, Mircea (1957) *Mythes, rêves et mystères*. Paris, Gallimard, (5^e édition), 310 p.
- LOURAU, René (1970) *L'analyse institutionnelle*. Paris, Éditions de Minuit, 298 p.